

Exode

Natasha Kanapé Fontaine

Numéro 143, novembre 2014

Territoires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/72864ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Kanapé Fontaine, N. (2014). Exode. *Moebius*, (143), 83–86.

NATASHA KANAPÉ FONTAINE

Exode

*La fondation de l'homme est dans la poussière (Job 4,19)
et l'homme retournera en poussière (Job 34,14-15)*

Je suis venue au monde trois fois.

Je ne sais pas jusqu'où j'irai inventer mes voyages, surtout mes fuites, et jusqu'où j'irai pour continuer à errer aussi fort pour me souvenir encore.

Au commencement était le verbe conjugué par l'amour.

La terre est ronde et il y a cinq siècles à peine on disait qu'elle était insipide. Tellement qu'on pouvait mourir en tombant des chutes immenses de l'espace matière lorsqu'on dépassait les limites.

Tout était incroyable.

Il est dit que le monde a couru jusqu'ici. Qu'il est plein d'espoir de courir au lieu de marcher. Que plein de monde préférerait mourir que vivre en marchant sur ses pieds.

*

L'Amérique n'existe pas. Elle n'est pas terre, elle est le nombre d'empires qui se reflète par lumières sur la stratosphère. Les étoiles sont tombées une à une et on ne leur a fait aucune sépulture, que sous les roues des voitures acidifiées par les pluies malades. Nul ne sonde la puissance de la psyché humaine, sinon quelques-uns parmi nous.

*

Il y a dix mille ans nous étions les mêmes. L'amour comme un bateau traverse les siècles. Les Andes et les

Appalaches s'embrassent allègrement sous le parvis des églises, dansent un tango des scorpions sur le sable infini blanc. Les sabliers luttent pour leur survie dans un monde immatérialiste.

Mon territoire à moi est un berceau de roseaux entouré d'anguilles. Né juste au-dessous de la lune et du soleil se partageant les effluves tendres sur les abords du fleuve, la Grande Eau. Il est dit que le territoire à moi est tombé des cuisses de la lune. J'ai inventé des histoires mais on ne m'a jamais raconté.

«Nitassinan j'ai pris corps dans le tien. Ta tourbe a caressé ma tête pour devenir mes cheveux dans la force tranquille des choses. La révolution est un verbe conjugué par l'amour», ai-je murmuré à l'oreille du peuple.

*

Une tortue nage dans les océans en oubliant son nom toutes les secondes. Son chemin elle le suit par distinction. Le Nord et le Sud baignent dans le doute, doute qui poigne les rivières à la gorge et les fait sortir de leur lit.

*

Combien la force du territoire est immense, me suis-je dit. Je venais à peine de naître et mon père m'avait prise dans ses bras.

Nous sommes partis en canot à la suite du grand-père plus fou que les rapides. Il dépeçait le castor comme on dépeçait les écorces des arbres, avec délicatesse.

Il pagayait au canot avec le même geste amoureux de l'univers. Il caressait la vivante eau féroce du pays, avec tendresse.

Nous sommes partis en canot à la suite du grand-père.

Les montagnes grossissaient à force de faire preuve de témérité.

*

Après des milliers de kilomètres en mesures d'homme à la nage, l'animal a suivi le fil de ses pensées jusqu'à la

dérive d'un continent immense, divisé en trois. On ne s'est soucié de lui donner un pays. On ne s'est soucié de le nourrir avec les herbes moites des golfes. On a préféré y échapper toute notre insouciance pour l'y noyer.

*

Ma mère sur le fleuve baigne ses yeux dans l'eau vive. Elle ne pleure pas. Elle lave ses globes oculaires et les poissons y sautent pour y faire des rondes d'eau douce, pour la bercer de l'intérieur. Les prunelles ouvertes.

La mère est belle.

Les toiles d'araignées sont contraignantes. On ne peut plus commettre de cauchemars la nuit titubante. Elles enferment les mauvais esprits entre les troncs mourants du pays.

Si on ne voit pas de mauvais rêves nous posséder, comment pouvons-nous percevoir autrement la douleur? Est-ce que la douleur porte la vérité? Toute terre est douleur. Autant les frontières telles des toiles d'araignées.

Je suis allée rejoindre ma mère sur le fleuve. Elle a couru dans les bois rejoindre sa nichée comme une martre effrayée. Alertée. J'ai lavé mes robes dans l'eau vive à mon tour et je n'y ai perçu que de la sombre substance sur mes tissus.

Qu'as-tu, ma terre? Qu'ont-ils faits les hommes du noir autour de tes regards charnels? Où a-t-on dissimulé la femme aux douleurs absolues de la naissance?

*

L'Amérique a fait de la tortue sa demeure. Elle l'a affamée pour mieux peupler ses songes inertes. On a jeté sur le bord des routes ses enfants un à un. Nous croyions qu'ils réaliseraient l'indicible, c'est-à-dire et les forêts et la tourbe et les insectes. Nous sommes myopes de vouloir tout voir. Assurément.

*

Mon pied ratisse la mousse mauve du paysage, la vigueur tremblante de la roche ondulante laisse une marque sur la peau de mes Ancêtres. Je meurs peu après avoir vécu si bien dans la jouissance naturelle, celle qu'on extirpe de la chair du peuple d'eau.

Nus, nous marchons en âge des tempêtes. L'éveil est circulaire, le soleil empêtré dans les esprits qui parcourent l'âme ainsi que la terre. Le territoire est acte de délivrance.

Ceci n'est pas mon histoire. Ceci n'est que l'histoire du pays qui s'essouffle. Du pays qui se berce et qui se nettoie les globes oculaires dans les grandes eaux. Je suis la femme entre deux eaux. Les lacs et les esprits pleurent la forêt tout seuls en silence.

Tout est un cercle.